

Djavād ḤADĪDĪ

La fatalité dans le *Shāhnāmeḥ* de Ferdowsi

Le sentiment prédominant dans le *Shāhnāmeḥ*, c'est le fatalisme. Tout est fixé à l'avance et tout doit suivre un destin déterminé par la Providence divine à laquelle aucun être vivant ne peut échapper. Que ce soit «une fourmi qui traîne sur la terre», ou un aigle fier qui «vole au-dessus des nuages», ou même un héros comme Rostam dont la vie merveilleuse est l'exubérance de la nature, tous sont soumis à la toute-puissance divine qui régit l'univers entier. Ce fatalisme se rencontre dans la plupart des histoires que raconte Ferdowsi, à commencer par le récit des premiers exploits des Iraniens dans les âges les plus reculés, pour finir par l'écroulement de l'empire sassanide lors de l'expansion de l'islam. Pourtant la volonté de Dieu ne se manifeste pas directement; c'est par l'enchaînement des événements que les héros du *Shāhnāmeḥ* sont amenés à la fin qui leur est prédestinée. Souvent le hasard, un événement imprévu, est cause première d'un ensemble d'aventures qui constituent le sort d'un personnage. Telle, par exemple, l'histoire de Rostam qui est mis involontairement sur le chemin de Samangān, ville de Tūrānzamīn (royaume des Turcs), située à la frontière de l'Iran.

Un jour, ayant l'esprit chagrin, le héros se prépare à la chasse. Il ceint sa masse et remplit son carquois de flèches. Il saute sur

Rakḥš, son cheval favori qui ressemble plutôt à un éléphant. Une fois loin, il rencontre un troupeau d'onagres dont il abat plusieurs à coups de flèches. Il déracine ensuite un arbre, en fait une broche, et rôtit un onagre entier. Après avoir tout mangé, il laisse paître son cheval et s'endort. Le cheval s'éloigne peu à peu. Des cavaliers turcs de passage, l'ayant aperçu, l'attrapent à grande-peine au lasso. Rostam ne le retrouve plus à son réveil. Tout appel reste inutile et le héros est obligé de se mettre à sa recherche. De là, il atteint Samangān. Le gouverneur de la ville, héros lui-même, l'accueille chaleureusement. En plus, il lui accorde sa fille Tahmīneh qui, au bruit des exploits de Rostam, est tombée amoureuse de lui. C'est ainsi qu'après le retour de Rostam en Iran, elle met au monde un enfant qu'elle appelle Sohrāb. Elle essaie bien de le tenir à l'abri des dangers qui l'entourent, dont le plus grave est celui d'Afrāsīyāb, le roi de Tūrān-zamīn et l'ennemi juré de Rostam, qui, ne pouvant rien faire contre le père, peut bien en vouloir au fils. C'est pourquoi Tahmīneh n'a jamais parlé à Sohrāb de son père et lui a toujours caché son nom. Mais Sohrāb, quoique très jeune encore, est déjà un héros que personne ne peut égaler. Il veut absolument connaître son père. Sa mère finit par le lui dire, tout en lui conseillant de n'en jamais parler à personne, ce que Sohrāb n'admet point. Fier, en pleine force et ayant l'ingénuité inhérente à la nature des jeunes gens, il décide au contraire, pour mettre fin aux luttes continuelles entre l'Iran et le Torkestān, de former une grande armée, de faire la guerre contre Kāvūs, le roi d'Iran, le détrôner et donner la couronne à son père. Il déclarerait ensuite la guerre contre Afrāsīyāb et ferait des deux pays un seul royaume dont le grand roi serait Rostam:

Un père comme Rostam, et un fils comme moi,
Il ne restera plus de tête couronnée sur la terre.

جو رستم پدر باشد و من پسر نماند به گیتی سر تاجور¹

Les précautions de la mère restent donc inutiles, car il était

1. *Shāhnāme* de Ferdowsi, II/44. Ici et dans les notes suivantes, le chiffre romain renvoie au tome et le chiffre arabe à la page du *Shāhnāme* de Ferdowsi, éd. Kh'arazmī, Téhéran, 1363 h. s.

décrété autrement, et «personne ne peut rien ajouter au décret divin, ni en diminuer quoi que ce soit»:

نیشته به سر گر دگرگونه بود ز فرمان نکاهد نه هرگز فرود²

D'ailleurs, la décision de Sohrāb est très favorable aux intérêts d'Afrāsīyāb: dans un combat entre les deux pays, si Rostam est tué, lui, Afrāsīyāb, sera débarrassé d'un ennemi redoutable dont le nom seul fait trembler ses héros; et si Sohrāb est tué, il aura fait un mal irrémédiable à cet ennemi et évitera, du même coup, le danger qui réside dans la personne même du jeune héros. Il envoie donc à Sohrāb une grande armée avec tout l'effectif nécessaire et l'encourage à faire la guerre contre les Iraniens. Il recommande en même temps à ses généraux de faire tout leur possible pour que le père et le fils ne se reconnaissent pas:

Il ne faut pas que le père reconnaisse le fils,

Qu'il sache qu'un lien le rattache à son âme, et qu'il est de sa descendance.

پسر را نباید که داند پدر ز پیوند جان و زهر گهر³

Sohrāb, à la tête de l'armée des Turcs, part donc en guerre contre l'Iran. A partir d'ici, le rôle du destin devient de plus en plus décisif. Sohrāb⁴ s'empare facilement des forteresses sur la frontière. Hadjīr, le commandant de la garde frontière, est battu et enchaîné, personne ne peut arrêter la marche des Turcs vers la capitale. Kāvūs appelle Rostam qui est en Zābolestān. Celui-ci, ayant entendu les nouvelles de la guerre, se demande qui peut être ce jeune héros qui a osé entreprendre une telle guerre contre l'Iran. Il pense un instant à son fils. Mais celui-ci n'a que quatorze ans et à cet âge on ne peut pas battre une armée entière. Après de multiples péripéties, Rostam se rend enfin sur le champ de bataille.

Pourtant le père et le fils essaient de se reconnaître. Mais l'enchaînement des événements est de sorte qu'ils n'y arrivent point. La veille de la reprise de la guerre, Sohrāb fait venir

2. II/69.

3. II/46.

4. Abel Bonnard s'est inspiré de cette histoire du *Shāhnāme* pour composer son poème épique, *Le prince persan*. Voir notre étude «Ferdowsi dans la littérature française», in *Luqmān*, III, 1, automne-hiver 86-87, pp. 61-72.

Hadjīr. Monté sur une colline, il lui montre de loin les pavillons et les devises des héros iraniens et le contraint de lui dire leur nom. Hadjīr dit tout, sauf le nom de Rostam, car il est le seul héros qui pourrait égaler Sohrāb. Il craint donc que celui-ci ne le surprenne dans un assaut subit. Alors le pays serait envahi par les Turcs, à quoi il préférerait la mort. La nuit descendue, Rostam lui-même décide de faire des sondages dans le camp ennemi. Il se déguise en Turc et pénètre jusqu'au pavillon de Sohrāb. Il le voit, l'admire et éprouve même une grande sympathie pour lui. Entre temps, Žandeh Razm, le confident de Sohrāb, sort du pavillon. Il connaît Rostam et a promis à Sohrāb de le lui montrer le lendemain matin. Une fois sorti, il se doute de la présence de quelqu'un autour du pavillon. Mais comme il fait très sombre, il ne peut rien voir. A son approche, Rostam lui donne un coup de poing sur le cou dont il meurt immédiatement. Ainsi, la seule personne qui aurait aidé Sohrāb à reconnaître son père est tuée par Rostam lui-même, ce qui va juste à l'encontre des efforts des deux héros: Sohrāb, averti, se met en colère et décide de venger la mort de son confident.

Le jour de la bataille, le père qui a l'expérience de tant de combats gagnés, et le fils qui a toute la force de la jeunesse, se mettent face à face. Rostam éprouve toujours beaucoup de sympathie pour son adversaire et lui conseille de retourner dans son pays. Il n'aime pas qu'il soit tué de sa main:

Je sens de la pitié pour toi dans mon cœur.

Je ne veux pas arracher ton âme de ton corps.

همی رحمت آید به تو بر دلم نخواهم که جان از تنت بگسلم⁵

Sohrāb aussi aime Rostam. Son allure, ses gestes, ses paroles, tout lui plaît. Il lui demande donc qui il est:

Je crois que tu es Rostam.

De la descendance du célèbre Neyram.

من ایدون گمانم که تو رستمی هم از تخمه نامور نیرمی⁶

Mais Rostam qui se sent humilié par un jeune homme, qui est

5. II/74.

6. II/75.

déjà accusé par Kāvūs d'avoir peur d'un Turc, et qui, en plus, ne veut pas donner libre cours à l'orgueil de l'ennemi, a de fortes raisons pour lui cacher son nom; car le Ciel avait décidé autrement:

Ô Ciel, comme étrange est ta conduite!
C'est toi qui brises, toi aussi qui construis.

جهانا شگفتا که کردار توست شکسته هم از تو، هم از تو درست⁷

Les deux héros se mettent donc à se battre. Leur duel dure toute la journée. Aucun résultat obtenu, sauf une admiration réciproque. Le soir, Sohrāb essaie encore une fois de vérifier l'identité de son adversaire. Il dit à Hūmān, le commandant de l'armée qu'Afrāsīyāb lui a envoyée, qu'il éprouve de la sympathie pour le héros iranien, que sa présence l'intimide et lui inspire du respect, et qu'il le croit bien être le célèbre Rostam:

زبای و رکابش همی مهر من بجنید به شرم آورد چهر من
گمانی برم من که او رستم است که چون او نبرده به گیتی کم است⁸

Mais Hūmān est du côté d'Afrāsīyāb qui lui a particulièrement recommandé de cacher le nom de Rostam. Il le trompe donc et lui dit qu'il a vu plusieurs fois le héros iranien, qu'il connaît même l'histoire de ses exploits, mais que le chevalier avec qui il a combattu n'est pas Rostam. Seul son cheval ressemble un peu au sien. Par là il obtient la confiance de Sohrāb.

Au lever du soleil, les deux héros recommencent le combat. Sohrāb réussit enfin à désarçonner Rostam. Il se jette sur lui et tire son poignard. Mais voici que la ruse l'emporte sur l'innocence et l'ingénuité. Rostam dit qu'il ne connaît pas les coutumes des Turcs, mais que les héros iraniens ne tuent jamais leur rival que lorsqu'ils l'ont abattu pour la deuxième fois. L'astuce réussit et Sohrāb quitte le champ de bataille.

Un poète épique ne peut pas se dispenser du merveilleux, sans quoi son poème ressemblerait plutôt à un roman. Ferdowsi s'en sert aussi: Rostam, après avoir été battu par Sohrāb, sentant sa renommée compromise, donc «las de vivre», invoque la toute-

7. *Ibid.*

8. II/81.

puissance divine pour lui rendre la force de ses jeunes ans. Sa prière est exaucée et le lendemain il vient à bout de Sohrāb:

Lorsque le Destin est funeste et qu'il se met en colère,
Le roc devient comme de la cire.

هر آنکه که خشم آورد بخت شوم شود سنگ خارا به کردار موم⁹

Mais Rostam a plus d'expérience et sait bien qu'il ne faut jamais lâcher le gibier une fois attrapé. Donc, dès qu'il abat Sohrāb, il lui déchire le flanc. Il a ses excuses aussi: sa patrie et son honneur sont en danger.

Les héros du *Shāhnāme* meurent toujours en paix. Ils se résignent face au Destin et admettent la mort sans aucune plainte: ils meurent aussi héroïquement qu'ils ont combattu. Sohrāb fait de même. Il ne se plaint point de ce qui lui est arrivé. Le seul chagrin qu'il ressent au moment de la mort, c'est qu'il a fait tous ses efforts pour reconnaître son père et qu'il n'y est pas parvenu:

Hélas! j'emporte avec moi ma douleur.
Je n'ai pas vu mon père dans ce monde.

دریغا که رنجم نیامد به سر ندیدم در این هیچ روی پدر¹⁰

Pourtant, en s'adressant à son adversaire, il lui dit:

Si tu deviens un poisson qui nage dans la mer;
Si tu t'enfonces dans les ténèbres, comme la nuit;
Si tu montes au ciel, comme une étoile;
Si tu romps tout lien qui te rattache à la terre,
Sache que mon père me vengera de toi,
Lorsqu'il saura que j'ai le sol pour oreiller.

کنون گر تو در آب ماهی شوی و یا چون شب اندر سیاهی شوی
و گر چون ستاره شوی بر سیهر ببری ز روی زمین پاک مهر
بخواهد هم از تو پدر کین من چو بیند که خشت است بالین من¹¹

Et il profère le nom de Rostam. Celui-ci, à l'entendre ainsi parler, s'évanouit. Revenu à lui, il demande au jeune agonisant s'il a un signe quelconque de son père. Sohrāb lui dit de défaire sa cotte de maille pour voir une sorte d'amulette, une petite boule,

9. II/84.

10 et 11. II/85.

que sa mère gardait de son père et qu'elle lui a attachée au bras avant son départ pour l'Iran. Le sort est jeté et Rostam ne peut plus rien y faire. Le ciel et la terre «s'assombrissent à ses yeux». Et maintenant c'est le fils, à l'agonie, qui s'efforce de consoler le père:

Le Ciel m'avait ainsi écrit sur le front
 Que je serais tué de la main de mon père.
 Je suis venu comme la foudre, je m'en vais comme le vent.
 Peut-être te reverrai-je souriant dans les cieux.

چنینم نیشته بُد اختر به سر که من کشته گُردم به دست پدر
 چو برق آمدم می‌روم همچو باد به‌مینو مگر بینمت باز شاد¹²

Mais Rostam ne se résigne pas. Il expédie sur le champ un messager auprès de Kāvūs shāh pour lui demander du «nūšdārū», une sorte de philtre magique qui guérit les blessés. Kāvūs, rancunier et d'humeur inégale, réfléchit un instant. Il appréhende la coalition des deux héros contre lui. Il s'abstient donc de remettre au messager le philtre magique.

Ainsi finit – après d'autres passages pathétiques – cette histoire qui égale bien les meilleures tragédies où domine la fatalité païenne. Avec cette différence que ce ne sont plus ici les forces mystérieuses de la nature qui pèsent sur la vie des héros; mais la toute-puissance divine qui est à l'origine de tout acte humain.

Dans l'histoire de Rostam-o Sohrāb, une sorte de complot universel, ourdi par les chefs de deux Etats pour sauvegarder leurs propres intérêts aussi bien que ceux de leurs pays, conduit un jeune héros à la mort. En somme, Sohrāb est victime de ses ambitions et de son ingénuité d'une part, et des complications politiques, d'autre part.

Il en va tout autrement dans l'histoire de Sīyāvaš qui est l'incarnation de l'innocence même immolée à la perfidie et à l'infidélité d'une femme capricieuse, Sūdābeh, sa belle-mère dont les ruses et la passion fatale rappellent celles de Phèdre, femme de Thésée. Sīyāvaš a beau recourir à tous les moyens possibles pour les éviter: il est né malheureux, il doit vivre malheureux et mourir malheureux aussi.

12. II/87.

Un jour, Giv, Gūdarz et Ṭūs, héros iraniens, rencontrent dans un bois où ils poursuivent des bêtes sauvages, une ravissante fille éplorée et fuyante. Elle est de la descendance de Fereydūn, l'un des premiers rois de la Perse. La veille, son père – dans un accès de cruauté dû à l'ivresse – avait voulu la tuer. Elle lui a donc échappé et s'est réfugiée dans les bois où elle s'est égarée. Ṭūs et Gūdarz se disputent pour la posséder, de sorte qu'ils en viennent à vouloir couper la tête à la pauvre fille, car dès son apparition, elle a semé la discorde entre eux. Mais, suivant les conseils d'un sage, ils l'emmènent auprès de Kāvūs *shāh* pour qu'il juge à qui elle appartient. Kāvūs, la trouvant fort belle, donne vite son verdict: «Un gibier pareil ne sied qu'au plus grand»¹³. C'est ainsi que naît Sīyāvaš. Mais les astrologues, consultant les étoiles, ne voient que malheur dans son destin. Pour le lui épargner, Kāvūs décide de l'éloigner de la cour. Il remet donc son éducation à Rostam qui s'en acquitte ainsi qu'il convient à un grand héros comme lui. Après quelques années, Sīyāvaš, jeune, fort intelligent, d'un bon naturel, vaillant, d'un visage très agréable, et connaissant parfaitement bien l'art du combat, gagne la cour où il est admiré par tout le monde, mais où, peu de temps après son arrivée, il apprend la mort de sa mère.

C'est alors que Sūdābeh, la femme bien-aimée de Kāvūs, le voyant assis à côté de son père, s'éprend de lui. Le lendemain, elle lui envoie un messenger et l'invite à passer dans son appartement privé. Sīyāvaš, déjà soupçonneux mais chaste et honnête, répond qu'il n'est point «homme de harem». Sūdābeh recourt à un autre moyen: en présence de Kāvūs elle fait longuement la louange de Sīyāvaš et elle ajoute que ses filles voudraient voir leur demi-frère et que Kāvūs ferait bien de lui dire de passer dans le harem. La naïveté de Kāvūs l'empêche d'entrevoir les intentions de sa femme. Il recommande donc à Sīyāvaš d'aller voir ses sœurs qui l'attendent à l'intérieur du palais. Sīyāvaš, pensif, se demande si son père compte l'éprouver dans sa probité. Mais il constate vite que tout vient de la part de Sūdābeh. Alors, comment en parler à son père qui ne le croirait pas et serait blessé dans son amour-propre? Il lui dit donc qu'il ne

13. II/100.

lui convient que de fréquenter les sages, les savants, les héros, et qu'il ne peut rien obtenir dans le commerce des femmes:

مرا موبدان باید و بخردان بزرگان و کار آزموده ردان
وگر نیزه و گرز و تیر و کمان بیچیدن اندر صف بدگمان
چه آموزم اندر شبستان شاه؟ بدانش زنان کی نمایند راه؟¹⁴

Pour ne pas le contrarier, il ajoute pourtant que si la volonté du roi est telle, il ira volontiers voir ses sœurs; et il y va en effet, mais n'y voit qu'or, diamant, émeraude dans une atmosphère paradisiaque embaumée avec toute sorte de parfums, musc, safran, etc.¹⁵ Sūdābeh, mollement allongée sur son lit, se lève, s'approche de lui et l'embrasse longuement. Sīyāvaš la repousse, va voir ses sœurs et sort aussitôt du palais.

Mais Sūdābeh ne renonce pas. Elle dit à Kāvūs qu'un jeune homme comme Sīyāvaš doit bien se marier un jour. Qui le mériterait alors plus que ses propres filles qui ont Kāvūs pour père, Sūdābeh pour mère, et le roi de Hāmāvarān pour grand père? A nouveau, Kāvūs est dupe. Il approuve sa femme et propose à Sīyāvaš de faire son choix. Sa réponse est fort intelligente: le choix du roi est le sien. Il sait bien que c'est toujours Sūdābeh qui lui tend des pièges.

نهانی ز سودابه چاره گر همی بود بیجان و خسته جگر¹⁶

Mais plus il cherche à s'en défaire moins il y parvient. Cette fois Sūdābeh lui avoue franchement qu'elle l'aime à la folie et qu'elle s'abandonne à lui. Que faire donc? S'il la repousse durement, elle pourra être très dangereuse. D'autre part, son honnêteté l'empêche de trahir son père. Il lui dit donc qu'une femme aussi charmante qu'elle, unique dans le monde entier, est digne seulement du roi des rois; quant à lui, il sera fier de mériter une de ses filles. Il se rend aussitôt dans leur appartement et choisit la moins âgée parmi elles, dans l'espoir que le temps améliorera la situation.

Le drame se complique surtout au moment où Sīyāvaš est

14. II/106.

15. Scène reproduite dans *Le prince persan*, pp. 179-180. Voir *supra*, note 4.

16. II/109.

entraîné pour la troisième fois dans le sérail, et qu'il repousse à nouveau les avances de sa belle-mère. Alors Sūdābeh, humiliée et folle de rage, déchire sa propre robe, se met à hurler, et accuse Sīyāvaš d'avoir voulu la violer. Kāvūs, entré dans le sérail, reste perplexe. Il décide d'abord de faire périr son fils. Mais après avoir bien réfléchi, il congédie les domestiques et reste seul avec son fils et sa femme qui s'accusent réciproquement. Sīyāvaš ajoute que c'était seulement par respect pour son père qu'il ne lui avait jamais parlé du comportement de sa belle-mère. Kāvūs leur ordonne de s'approcher. Sūdābeh, très maquillée, sent le vin et le parfum, tandis que Sīyāvaš a une tenue irréprochable. Il reconnaît donc la coupable. Doit-il maintenant «la mettre en miettes»? Mais il prévoit que le roi de Hāmāvarān, le père de Sūdābeh, qui a déjà vaincu une fois l'armée iranienne et l'a emmené, lui-même, en captivité, vengera la mort de sa fille. Il n'y aurait donc que guerre et sang. D'autre part, Sūdābeh, ayant déjà de jeunes enfants, affirme qu'elle est enceinte. Ses petits auront bien besoin de leur mère. De plus, lors de sa propre captivité, la seule personne qui ne l'a jamais quitté et qui, malgré la colère de son père, lui a témoigné un grand amour et beaucoup de dévouement, c'était Sūdābeh. C'est pourquoi il l'a toujours aimée et préférée à tant d'autres femmes qui languissent dans son harem. Il lui pardonne donc et interdit qu'on en parle jamais à personne.

L'innocence de Sīyāvaš triomphe ainsi de la perfidie de Sūdābeh. Mais cela ne durera pas longtemps, car son destin était pétri de malheur et il ne pouvait rien y changer. Sūdābeh, belle et charmante mais d'un caractère diabolique et rusé, et victime elle-même d'une passion dont elle ne peut se défaire, ne ressent plus que de la haine pour Sīyāvaš. Elle fait alors venir une sorcière enceinte dont la grossesse était proche de son terme. Elle la séduit en lui donnant des bijoux à poignées, et lui demande d'utiliser sa magie pour empoisonner l'enfant qu'elle porte. Celle-ci, comme sorcière, sait bien comment s'y prendre. La nuit suivante, grâce à un remède de sa composition, elle met au monde deux jumeaux morts-nés, semblables à deux monstres. Sūdābeh cache la sorcière, dépose les jumeaux dans un plateau d'or et se met à crier et gémir. Son mari à son chevet, elle lui dit

que tout cela vient de Sīyāvaš. Kāvūs ne sait plus que faire. Les astrologues de la cour consultent les étoiles pendant une semaine entière pour découvrir la vérité. Il déclarent enfin que les jumeaux ne sont pas de sang royal. On retrouve la sorcière qui persiste à tout nier. Sūdābeh accuse les astrologues d'avoir été intimidés par Sīyāvaš. Kāvūs remet donc aux mages le soin de juger. Ceux-ci décrètent que les accusés doivent subir l'ordalie du feu. Sūdābeh refuse de s'y soumettre. Mais Sīyāvaš qui «préfère l'enfer à l'ignominie», s'y prépare et en sort indemne avec son cheval. Kāvūs, ayant reconnu la coupable, en rougit de honte. Il demande alors aux mages leur avis sur le supplice qu'il doit lui infliger. En vain Sūdābeh accuse Sīyāvaš d'avoir eu recours à un sortilège que Zāl, le père de Rostam, lui aurait appris. Tout le monde veut sa mort. Kāvūs appelle donc le bourreau et lui ordonne de pendre l'infidèle.

Encore une fois, le Destin se sert de ses victimes mêmes pour les anéantir, de sorte qu'ils ne sont que de simples instruments servant à leur propre malheur. Sīyāvaš qui connaît l'amour de son père pour Sūdābeh et dont la nature bonne et généreuse répugne à le faire souffrir, se sent le cœur serré de tristesse. Il prévoit d'ailleurs que, le premier accès de fureur traversé, Kāvūs se repentira de son geste. Alors par magnanimité d'une part, et par précaution d'autre part, il demande à son père de pardonner à Sūdābeh. Peut-être se corrigera-t-elle. Kāvūs qui n'attend que cela, lui pardonne aussitôt.

Mais la marche des événements est telle que les efforts de Sīyāvaš pour échapper au piège qu'on lui tend aboutissent justement à l'y précipiter. Le plus triste c'est qu'il n'agit jamais que par honnêteté et droiture. Ce sont ces qualités mêmes qui le poussent vers le sort qui lui est prédestiné. Non pas qu'il décide par mégarde et étourderie. Au contraire, ses actes sont toujours logiques et il n'entreprend rien qu'après y avoir bien réfléchi. C'est ce qu'il fait lorsqu'il apprend qu'Afrāsīyāb a déclaré la guerre contre les Iraniens.

Ce personnage qui symbolise le Mal par excellence dans le *Shāhnāmeḥ*, ne respecte jamais ses traités de paix avec l'Iran. Dès qu'il se retrouve en état de pouvoir mener une guerre, il manque à ses promesses. Il s'en vante d'ailleurs lorsqu'il dit:

Que de villes ai-je changées en cimetières!
Et que de roseraies ai-je couvertes d'épines et de broussailles!¹⁷

Une fois de plus, il a les mêmes intentions. Kāvūs veut l'affronter lui-même. Mais Sīyāvaš qui ne s'est jamais senti à l'aise auprès de son père, qui est las des ruses et des fourberies de sa belle-mère, et qui espère remporter la victoire contre l'armée d'Afrāsīyāb, demande à Kāvūs de lui remettre le commandement de l'armée iranienne:

Peut-être que le Justicier m'épargnera
Les ruses de Sūdābeh et les soupçons de mon père.
Peut-être aussi que je vaincrai une telle armée
Et que j'aurai par là une grande renommée.

مگر کم رهایی دهد دادگر ز سودابه و گفتگوی پدر
و دیگر کزین کارنام آورم چنین لشگری را به دام آورم¹⁸

Kāvūs, toujours dominé par Sūdābeh qui n'a jamais cessé d'agir contre Sīyāvaš, n'hésite pas à y consentir, car:

Le Créateur de l'univers avait ainsi décrété
Qu'il mourrait en Tūrān-zamīn.

چنین بود رای جهان آفرین که او جان سپارد به توران زمین¹⁹

Sīyāvaš, représentant son père à la tête de l'armée des Iraniens, et Rostam, rappelé du Zābolestān, partent pour arrêter l'armée des Turcs qui est aussitôt battue. La nouvelle de la victoire est envoyée par écrit à Kāvūs qui en félicite son fils. Il le prévient pourtant des ruses d'Afrāsīyāb et lui interdit de poursuivre les Turcs.

Entre temps, Afrāsīyāb voit dans un rêve que la terre est couverte de sang et de serpents. Alors, un tourbillon se lève qui dévaste la terre et renverse son pavillon entouré de ses héros. Une grande armée envahit ensuite son pays, massacre les Turcs, l'arrête lui-même et l'emmène en captivité auprès de Kāvūs. Là, un jeune héros, à peine âgé de quatorze ans, lui coupe

17. II/133.

18. II/124.

19. II/125.

misérablement la tête. C'est l'avenir qu'il voit ainsi en rêve. Tous ses conseillers et tous les interprètes de rêves sont de cet avis. Il fait donc son possible pour l'éviter. Mais tout ce qu'il fait ne sert qu'à l'y conduire. Il rappelle d'abord son armée et propose la paix. Sīyāvaš qui a déjà reçu l'ordre de ne pas poursuivre les Turcs, y consent, sous cette condition qu'Afrāsīyāb lui envoie, en otage, une centaine de ses parents les plus proches, choisis par Rostam qui les connaît. Les conditions sont admises, le traité de paix est signé. Sīyāvaš donne sa parole d'honneur de le respecter. Tout cela est écrit à Kāvūs, et Rostam lui-même emporte le message. Kāvūs, d'humeur incertaine et belliqueuse, se met en colère, traite son fils de lâche et de débauché, et donne l'ordre qu'on lui emmène les otages montés sur des ânes. Les conseils de Rostam qui le met en garde contre les effets néfastes d'une telle décision, restent inutiles. Rostam lui-même, accusé de ne pas avoir bien rempli son devoir, abandonne tout et retourne en Zābolestān. Ṭūs, un héros inférieur, est chargé de transmettre le message de Kāvūs à son fils et de le remplacer dans le cas où il ne voudrait pas continuer la guerre.

Voilà l'impasse où Sīyāvaš est réduit. S'il envoie les otages auprès de Kāvūs, il les aura condamnés à une mort certaine, car il est sûr que Kāvūs les pendra, alors qu'ils sont innocents et n'ont rien commis qui mérite un tel châtement. S'il remet à Ṭūs l'armée et les otages, pour regagner ensuite la cour, il en sera de même. De plus, à son retour il sera à nouveau victime des caprices de son père et de sa femme. S'il poursuit la guerre, il aura trahi son serment duquel dépend son honneur. Que faire donc? Tout compte fait, il préfère tout abandonner plutôt que d'enfreindre un traité à peine signé, et de s'attirer ainsi la colère «du Créateur du monde». Il énumère alors ses malheurs. Tout petit, il avait été éloigné de la cour. Dès son retour, il apprend la mort de sa mère. Auprès de son père, le sérail lui «devient une prison» et Sūdābeh un démon. Il est l'objet de toute sorte de calomnies qui l'obligent à subir l'ordalie du feu. Las de tant de tracasseries, il quitte la cour pour le champ de bataille. Il y remporte une grande victoire, mais voici qu'il attire de nouveaux malheurs sur sa tête:

Partout où je regarde, à gauche et à droite, je ne vois que du mal.

.....
 Je ne sais pas ce que Dieu a décrété.²⁰

Alors, pour sauver du moins son honneur, il tente une démarche déterminante: il renvoie les otages à Afrāsīyāb et lui demande seulement de le laisser passer pour aller se réfugier quelque part dans un coin du monde et se mettre à l'abri de toutes les agitations des cours. Afrāsīyāb, après avoir consulté les mages, lui offre de l'accueillir dans son pays comme son propre fils. Sīyāvaš, ayant surmonté ses hésitations, et en attendant l'arrivée de Tūs, confie l'armée iranienne à Bahrām et part pour Tūrān-zamīn, en compagnie de quelques-uns des héros qui lui sont restés fidèles. Il y est solennellement accueilli, admiré et gagne surtout l'affection d'Afrāsīyāb qui lui donne même sa fille, Farangīs, en mariage. Peu de temps après, il le nomme aussi gouverneur de l'une des provinces les plus importantes de son royaume. Tout lui est ainsi favorable.

Mais il y a Garsīvaz, le frère d'Afrāsīyāb qui a un caractère aussi méchant que le sien et qui en veut particulièrement à Sīyāvaš. Car c'est lui qui l'a battu et repoussé le jour de la grande bataille entre les deux pays; c'est lui qui a causé son humiliation dans une compétition où avaient participé tous les héros turcs; c'est lui enfin qui s'est attiré toute l'affection d'Afrāsīyāb, de sorte qu'il lui a accordé sa fille et confié le gouvernement d'une grande province. Il y a donc ambition, jalousie, humiliation, tout ce qui est nécessaire à un être de mauvaise nature pour qu'il souhaite la perte de celui qu'il considère comme son rival. Garsīvaz réussit là où Sūdābeh avait échoué. Il complète la machination du Destin qui se sert de lui pour faire périr sa victime.

L'occasion se présente rapidement. Afrāsīyāb charge son frère d'offrir de précieux cadeaux à Sīyāvaš qui vient de changer une région désertique en une ville prospère appelée Sīyāvaš-Gard (ville de Sīyāvaš). Garsīvaz y va et n'y voit que luxe, abondance, richesse et une quasi-adoration du peuple pour Sīyāvaš et sa femme, Farangīs. A son retour, il raconte à Afrāsīyāb que Sīyāvaš reçoit secrètement les envoyés de son père et ceux des rois de Rūm et de la Chine, qu'il a réuni une puissante armée et

20. II/144.



Sīyāvāš passant l'ordalie du feu.
Peinture de Koseyn Qullar Aghāsī, un des derniers grands maîtres persans.

qu'il va bientôt attaquer la capitale. Afrāsīyāb n'y croit guère, mais, toujours alarmé par son frère, et se souvenant de ce qu'il avait vu en rêve, il s'inquiète. Pour éviter tout danger il charge à nouveau Garsīvaz lui-même de remettre à Sīyāvaš un message où il l'invite à passer quelque temps à sa cour. Il n'a aucune mauvaise intention. Il envisage seulement de sonder les vrais sentiments de Sīyāvaš. Mais Garsīvaz joue fort bien son rôle de traître. Auprès de Sīyāvaš, il lui témoigne beaucoup de respect et de grandes marques d'amitié, et parvient ainsi à gagner sa confiance. Lorsque celui-ci est sur le point de partir avec lui, il fond en larmes; Sīyāvaš surpris, lui en demande la raison. Garsīvaz se montre d'abord très réticent. Pressé par Sīyāvaš, il le met alors en garde contre les ruses d'Afrāsīyāb qui a déjà exterminé plusieurs de ses parents les plus proches. Ses lamentations finissent par convaincre Sīyāvaš qui renonce à partir et écrit à Afrāsīyāb que sa femme est malade et qu'il doit rester auprès d'elle pour la faire soigner. Garsīvaz emporte le message et promet à Sīyāvaš de s'interposer entre lui et son frère pour améliorer la situation.

Une fois de plus le sort est jeté et Garsīvaz n'a plus de difficultés pour persuader Afrāsīyāb que la moindre négligence de sa part mettrait son trône en danger: Sīyāvaš a désobéi et refusé de se rendre à la cour, parce qu'il se préparait à la guerre. Il faut donc le prévenir et descendre comme la foudre sur sa tête. C'est ce que fait Afrāsīyāb. Alors Sīyāvaš qui pour montrer son innocence s'abstient même de prendre les armes, est arrêté, enchaîné, traîné par les cheveux en présence d'Afrāsīyāb qui donne l'ordre de lui couper la tête...

De son sang il poussa une plante qu'on appela «Khūn-e Sīyāvašan» (le sang de Sīyāvaš). Le ciel, empourpré à l'aube et au crépuscule, prit aussi la couleur de son sang. Il rappelle ainsi, jour et nuit, sa pureté et son innocence.

Ferdowsi, lui-même, est tellement ému de son histoire qu'il la finit en ces termes:

A gauche, à droite, en tous sens je regarde,
 Je ne comprends rien aux décrets divins.
 Tel fait du mal, il lui arrive du bien.
 Le sort lui est favorable et l'univers dans la main.

Tel ne fait que du bien, il lui arrive du mal,
De misère et de chagrin il se fane.²¹

چپ و راست، هر سو بتابم همی سر و پای گیتی نیابم همی
یکی بد کند، نیک پیش آیدش جهان بنده و بخت خویش آیدش
یکی جز به نیکی زمین نسپرد همی از نرتندی فرو پرمرد²¹

Le grand poète épique de la Perse était-il donc pessimiste? Non pourtant. Le fait de ne pas comprendre les décrets divins ne veut pas dire que ces décrets sont mauvais. Nous ne les comprenons pas parce qu'ils sont au-delà de notre entendement:

Pas de comment ni de pourquoi aux décrets divins.
La raison humaine n'y comprend rien.²²

D'ailleurs, tous les héros du *Shāhnāmeh* ne sont pas conduits à une fin qui nous paraît funeste. Au contraire, nombre de ces héros sont favorisés par le sort. Ainsi va, par exemple, de Zāl, le père de Rostam qui naît albinos et dont personne ne veut, ni même son père qui l'expose à la voracité des bêtes sauvages sur «Alborz-kūh» (le mont Alborz). Mais l'enfant, délaissé par les hommes, est recueilli et élevé par Sīmorgh, oiseau fabuleux qui représente dans la mythologie iranienne le savoir et la sagesse, et qui niche sur les sommets inaccessibles des montagnes les plus hautes. Zāl, ainsi élevé, devient le grand héros dont le fils est Rostam, le héros par excellence du *Shāhnāmeh*.²³

Il en va de même pour K̄hosrow, le fils de Sīyāvaš. Afrāsīyāb donne l'ordre de rouer de coups Farangīs enceinte, afin que personne de la descendance de Sīyāvaš ne lui survive. Mais Pīrān-le sage intervient et exhorte Afrāsīyāb à ne pas tuer sa propre fille pour un enfant qui n'est pas encore né. S'il faut que l'enfant périsse, on pourra lui donner la mort après sa naissance. Afrāsīyāb acquiesce à sa proposition et lui en remet la responsabilité. Celui-ci, très ému du sort de Sīyāvaš, soigne Farangīs et la loge dans son propre palais. Dès la naissance de K̄hosrow, il se rend auprès d'Afrāsīyāb et le supplie de ne pas porter atteinte à la

21. II/205.

22. II/128.

23. I/110-234.

vie d'un enfant qui vient de naître et dont la physionomie promet beaucoup. Afrāsīyāb, ayant déjà des remords de ce qu'il a fait avec Sīyāvaš, agréée. Mais comme il appréhende une vengeance probable, il ordonne à Pīrān de confier, incognito, le nouveau-né à des bergers qui l'élèveraient dans les montagnes, loin des villes et des hommes. C'est ce même enfant qui, ramené plus tard en Iran par Gīv, remplace son père, déclare la guerre contre Afrāsīyāb, l'enchaîne et lui coupe la tête.²⁴

Car, entre temps, et au bruit de la mort de Sīyāvaš, tout l'Iran s'émeut, Rostam revient du Zābolestān, réprimande Kāvūs, pourfend Sūdābeh, se rend en Tūrān-zamīn, extermine les coupables, et bat Afrāsīyāb. Alors, le Mal incarné disparu, la paix, l'opulence et la félicité règnent dans les deux pays.

Sīyāvaš est donc immolé au bonheur de deux peuples gouvernés par deux rois, l'un sanguinaire, l'autre faible et indécis.

Mais si tout est écrit à l'avance, si tout doit suivre un destin fixé par la Providence divine, à quoi bon d'agir, de combattre et de lutter pour se frayer un chemin dans la vie? Comment une si dure doctrine qui nie la liberté des hommes et les voue au sort qui leur est prédestiné de toute éternité, peut-elle être un principe actif d'héroïsme? Pourquoi alors composer une épopée dont les héros ne seraient que des marionnettes? C'est l'énigme de toute doctrine fataliste. Peut-être que cette façon même de penser est une source d'énergie pour ceux qui y croient: c'est Dieu qui agit en eux, c'est Dieu qui décide en eux, c'est Dieu qui exécute en eux. Héros de la volonté par leurs perpétuels efforts, ils agissent, eux aussi, en Dieu.

24. Pour le récit de Key-Khosrow et d'Afrāsīyāb voir vols 3 et 4.